

La grande séduction
L'air frais loin de la ville
La grande séduction, Canada [Québec], 2003, 110 minutes
Élie Castiel

Numéro 226, juillet-août 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2003). Compte rendu de [La grande séduction : l'air frais loin de la ville / *La grande séduction*, Canada [Québec], 2003, 110 minutes]. *Séquences*, (226), 40–41.



Une certaine filiation paternelle

La Grande Séduction

L'air frais loin de la ville

Film de clôture à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes, le premier long métrage de Jean-François Pouliot séduit agréablement dès les premières images. Avant tout, **La Grande Séduction** est une brillante comédie, intelligemment écrite, à la fois drôle et attendrissante, qui l'air de rien, se permet un petit message sur l'état actuel du chômage en région et qui semble dire : « Loin de la ville, point d'espoir ».

À Sainte-Marie-La-Mauderne, un petit village portuaire fictif, la majorité des adultes ne travaillent plus. Autrefois fiers pêcheurs, ils sont aujourd'hui contraints d'encaisser les chèques

de l'aide sociale. Leur ardeur, leur enthousiasme et leur orgueil se sont depuis métamorphosés en paresse, morosité et torpeur. Depuis que le maire est parti dans la grande ville, plus rien ne se passe.

Sauf qu'il y a Germain, un simple villageois. Décidant de prendre les choses en main, il profite du fait qu'une entreprise cherche à implanter une petite usine dans les lieux. Deux conditions s'imposent : d'une part, le village doit contenir plus de deux cents habitants; de l'autre, il faut qu'il y ait un médecin. Il y a, bien entendu, moins de deux cents habitants, et tous sont

d'avis que personne ne voudra travailler dans un endroit isolé qui n'a rien d'excitant à offrir.

Pourtant, au grand étonnement des villageois, un jeune docteur montréalais s'intéresse au poste. L'espoir naît mais semble être de courte durée. Les habitants, et tout particulièrement Germain et ses proches collaborateurs, devront se débrouiller pour le persuader de rester car il n'a l'intention d'y demeurer qu'un seul mois. Ils devront en quelque sorte le *séduire* (d'où le titre du film) pour qu'il signe un contrat à long terme.

À Sainte-Marie-La-Mauderne, malgré le chômage ambiant, les gens reprennent le goût de vivre depuis que Christopher Lewis, le jeune médecin est arrivé au village. Grâce à Steve, un des rares au village qui sache comment utiliser un ordinateur, les hommes ont dû apprendre tant *mal* que *bien* par le biais d'Internet les quelques rudiments d'un sport dont ils n'ont jamais entendu parler et qui passionne l'étranger. Le cricket, jeu noble, bourgeois. Cet événement donne lieu à une des séquences les plus amusantes du film : lors d'un match de cricket diffusé à la télévision du restaurant du village, les clients profitent de l'absence momentanée du jeune médecin (aux toilettes) pour changer de chaîne et pouvoir suivre l'inévitable et tant attendue partie de hockey. Ce qui suit est d'un comique irrésistible.

Mais ce qui compte avant tout dans **La Grande Séduction**, ce sont les situations et les dialogues, brillamment étudiés, calculés selon les codes précis de la comédie. Ancien membre du groupe les Bizarroïdes, Ken Scott (scénariste de **La Vie après l'amour**) manie la plume et les situations avec une remarquable dextérité. Il possède le sens du rythme, de la repartie et de l'intonation. Ses jeux de mots, ses références amusantes, tous ces petits détails nous font savourer chaque morceau de dialogue et chaque scène du film. Le film de Pouliot passe avec aisance de l'onirique au réaliste, tout en se frayant un passage dans le désopilant mesuré et le tragique circonspect.

Car **La Grande Séduction** est un film essentiellement sur la parole, sur la langue. Chaque situation ramène à cette particularité. Qu'il s'agisse de l'appareil d'écoute aménagé pour espionner le jeune docteur, de l'ordinateur qui pourvoit les informations requises, des transactions bancaires qu'on tente de faire à l'*amiable*, en oubliant tous les protocoles qui y sont associés (provoquant quelques scènes amusantes) ou bien encore le téléphone, outil par excellence de la parole et de la communication.

Il est évident que le film marque un nouveau tournant dans le cinéma québécois, notamment dans le domaine de la comédie. Ici, c'est l'intelligence qui prime, le bon goût, la sobriété, la discrétion et quelque chose qu'on appelle tout simplement le « savoir-faire ».

On soulignera la magnificence du paysage, superbement filmé par Allen Smith. Il s'agit d'un endroit perdu où on se laisse bercer par les caresses du vent, loin de la folie tumultueuse de la grande ville.

Et bien entendu, il y a aussi une pléiade de comédiens dont plusieurs sont issus de la scène ou du théâtre. Qu'on pense à Ken Scott ou à Clémence Desrochers, à Rita Lafontaine, à Benoît Brière ou à Pierre Collin, ils sont tous d'une justesse incroyable. Investis dans leurs rôles, ils participent à une purification de l'âme par le biais de la bonne humeur et de la fantaisie. Derrière leur joie de vivre, se cache la douleur de la honte, le poids du chômage sans issue. Et il y a, bien entendu, Raymond Bouchard, homme de théâtre qui, pour la circonstance, n'a jamais été aussi grandiose. Passant du comique au drame, il injecte à son personnage une sorte d'élixir de vie, de potion magique qui le rend à la fois vulnérable et puissant.

Mais **La Grande Séduction** est aussi un film sur la dignité perdue, sur l'isolement, sur la honte et sur l'instinct de pouvoir, malgré tout, s'en sortir.

Par les temps qui courent, un tel film ne peut être que bénéfique pour l'esprit. Évitant à tout prix le ton moralisateur, Pouliot prend le risque de lancer un message d'espoir alors que ce type d'engagement n'est presque plus possible dans le cinéma d'aujourd'hui. Le pari est étonnamment gagné.

Élie Castiel

Canada [Québec] 2003, 110 minutes — Réal. : Jean-François Pouliot — Scén. : Ken Scott — Photo : Allen Smith — Déc. : Normand Sarrazin — Mont. : Dominique Fortin — Mus. : Jean-Marie Benoit — Int. : Raymond Bouchard (Germain Lesage), David Boutin (Christopher Lewis), Benoît Brière (Henri Giroux), Pierre Collin (Yvon Brunet), Lucie Laurier (Ève Beauchemin), Bruno Blanchet (Steve Laurin), Rita Lafontaine (Hélène Lesage), Clémence Desrochers (Clothilde Brunet), Donald Pilon (Monsieur Dupré), Ken Scott (Richard Auger), Marie-France Lambert (Sylvie Auger) — Prod. : Roger Frappier, Luc Vandal — Dist. : Alliance.



Prendre les choses en main